

VIE ART CITÉ

No 2 1948

Page 48



Le Jura

Séjours jurassiens d'un peintre de Paris

THÉO KERG

Avril 1947. Express Paris-Genève. Matin grelottant. Brume se levant sur les plaines engourdies de sommeil de douce France. Arbres en fleurs. Soleil voluptueusement lent décrivant sa courbe diurne en réveillant la terre sous ses caresses chaudes. Paupières lourdement remplies de ce spectacle émouvant, éternellement changeant. Ame vagabonde, buvant à la fenêtre l'inquiétude à la fois joyeuse et nostalgique d'un premier voyage en Suisse.

17 heures. *Salve*, Porrentruy, porte s'ouvrant sur le Jura. Porte s'ouvrant aussi sur une phase nouvelle d'une vie.

Salve, éditeur inconnu, toi qui m'attendais à la table du buffet de la gare, étonné de voir arriver l'illustrateur de Paul Eluard avec si peu de bagages.

Salve, garçon d'étage du Cheval Blanc, toi qui me conduisais vers une chambre accueillante, au lit large, blanc et doux comme la neige des cimes.

Salve, chef du Grand Cerf, toi qui nous offris les trésors de ta cuisine et de ta cave. Festin des dieux après les plats misérables de mes restaurants parisiens. *Salve*, « fondue » inconnue.

Salve, nichée d'amis tout neufs, vous qui, très tard, dans l'atelier chaud de couleurs et de sympathies prometteuses, m'invitiez à officier en l'honneur de Bacchus.

O nuit jurassienne, pourquoi m'as-tu si vite et peut-être à jamais enchaîné, moi, l'éternel voyageur entre les étoiles et le hasard des routes ?

Salve, toi qui, le lendemain, me conduisais sur les remparts de ta vieille petite ville de pierre ocre, rouge et grise, vers le château majestueux des princes-évêques, entouré de bouquets blancs d'arbres en fleurs, vers le parc et au delà, où les cloches des troupes remplissaient l'air léger de leur musique paisible.

Salve, terre jurassienne que je découvris de ces hauteurs, villages aux noms mélodieux de Courgenay et Fontenais, de Bressaucourt et Chevenez, de Courtedoux et Courchavon, d'Alle, de Cornol, de Fregiécourt et plus loin de Pleujouse, et plus loin encore de Saint-Ursanne, de Delémont, de Saignelégier.

Salve, beaux lacs, de Bienne, de Neuchâtel, de Genève et vous, neiges de la Dent-du-Midi !

Violamment attiré par cette terre d'Ajoie, délaissant Paris et ses charmes, j'y revins deux mois plus tard dessiner mes lithographies de Porrentruy, qu'une enfant de cette ville présenta dans une préface. Et puisque cette édition est épuisée, je me permets de rappeler ici quelques phrases.

« Que dire de cette ville d'Ajoie à l'étranger qui questionne ? Huit siècles d'histoire, la suzeraineté des princes-évêques de Bâle, la juridiction française, le Congrès de Vienne qui réunit le Jura à la Confédération helvétique, ont lentement édifié ce que nous voyons aujourd'hui. Il ne nous reste des époques révolues que des monuments, des maisons, des fontaines fraîches où la Renaissance sourit au moyen âge, où le baroque chante la joie de vivre... Les noms viennent en foule et les images surgissent brusquement : le Faubourg de France, l'Impasse des Capucins, le Creugenat, la Cour-aux-Moines, le Château et la Tour du Coq aux murs formidables, les ruelles pleines d'ombre, les deux fontaines hexagonales qui prenaient à nos yeux la valeur des mers, les rues pavées qui montent et descendent accompagnées d'arbres graves au feuillage dense

et rond... » Paroles signées le 14 juillet, alors que les lampions s'allumaient sur les terrasses et dans les jardins des cafés.

Ile de France, plaine de la Meuse, infidèle, je vous ai de nouveau délaissées un mois plus tard pour parcourir sous un soleil implacable Bâle, Berne, Fribourg, en scrutant jour et nuit leurs aspects multiples, en fixant leur âme dans de nombreux croquis, transformés ensuite dans l'atelier de la Cour-aux-Moines en trente planches lithographiques que la galerie Bellechasse du boulevard Saint-Germain présente à l'heure actuelle aux Parisiens et dont Gaston Diehl écrit : « ...cette volonté de régir, d'ordonner l'apport sensible né au contact du réel, mais enrichi par l'esprit, ce souci d'orchestrer et d'organiser sa vision selon de rudes tracés perpendiculaires, nous est particulièrement sympathique... »

C'est à vous, Suisse, Jura, Porrentruy, que s'adressent, à travers mes gravures, cet hommage, cet écho parmi tant d'autres, nombreux, élogieux. C'est aussi à toi qu'ils s'adressent, atelier de la Cour-aux-Moines où, dans le calme, la joie, le doute, lentement élaborée, méditée, cette œuvre est née. De ton atmosphère douce et sereine tu m'as enveloppé, protégé pendant les mois d'un été incomparable. Mais verrai-je encore une fois le long soleil d'été et la lune consolante filtrer à travers tes volets branlants ? Les bâtisseurs sont-ils déjà venus te consolider, puisque séculaire, tu étais si chancelant que la société d'assurances déclinait tout engagement ? Tu me revis encore une fois en automne, alors que, chargé d'esquisses, je revins créer de nouvelles lithographies qui ont nom : « A l'ombre de Notre-Dame de Paris. »

Ce fut vers ce temps-là qu'un matin un ami m'emmena en avion de Porrentruy à Lausanne, par-dessus les crêtes sinueuses du Jura, les plateaux couverts de sapins noirs, les fertiles terres en échiquier, les maisons coquettes aux toits rouges, les prés desséchés où les vaches avaient l'air de jouets immobiles ; par-dessus les fermes solitaires et laborieuses, les ravins du Doubs couverts d'une mer immaculée et aveuglante de nuages ; par-dessus les miroirs frisés des lacs de Bienne et de Neuchâtel sur lesquels les bateaux étaient aussi minuscules que des coquilles de noisette. Et le soir, en revenant vers l'aérodrome, les ombres longues sculptèrent majestueusement la carte jurassienne aux tons vigoureux et profonds, sillonnée des longs fils d'or et d'argent des routes jaunes et des frais ruisseaux.

C'est ainsi que je fis mes adieux au Jura, terre romande !

Je vous dis adieu une fois encore et de loin, étangs silencieux de Bonfol, bordés de longs roseaux frères, dont les têtes se balancèrent dans l'air vibrant d'un inoubliable après-midi d'été.

Adieu, petite église de Beurnevésin, à l'ombre des grands tilleuls, entourée d'un cimetière aux vieilles dalles couvertes d'inscriptions bouleversantes.

Adieu, chemins et routes bordés de pommiers. Adieu, villages, dont les maisons propres et multicolores aux larges façades nous regardaient, curieuses, passer en voiture, en calèche et à pied.

Adieu, forêts nocturnes, mystérieuses, consolantes !

Adieu, mes amis !

Paris, en janvier 1948.



Théo Kerg : Perspective urbaine

Les images suisses de Théo Kerg, peintre-graveur

P.O. WALZER

Théo Kerg, dit Téka, s'est arrêté à Porrentruy, l'autre été, et y a séduit tout le monde par ses yeux pervenche, ses enthousiasmes et son allure de bohème élégant. On savait qu'il laissait, à Paris, un atelier où s'alignaient des toiles de construction singulière, et qu'il apportait aux éditeurs des Portes de France des bois destinés à l'illustration d'un volume d'Eluard: *Dignes de vivre*. Mais si Porrentruy fut séduit par Théo Kerg, Théo Kerg, à son tour, fut séduit par Porrentruy. Il trouvait, dans l'ancienne capitale épiscopale, une de ces villes en étages, aux maisons collées les unes aux autres, dans des rues en forte pente, avec des fontaines parlantes aux carrefours, une de ces villes suisses de la fin du XVI^e siècle, telles que les vit Montaigne. Mais ici, le caractère helvétique a été fortement transformé par des apports ultérieurs français, dus, presque toujours, à l'initiative de nos princes, que de modernes historiens et tendances bernoises accusent un peu trop volontiers de germanisme. L'architecte de la cour, au XVIII^e siècle, s'appelait Paris et venait de Besançon. Il travailla successivement pour le compte de quatre princes-évêques et construisit, à Porrentruy, l'hôpital, l'Hôtel de Ville, l'hôtel des halles et l'hôtel de Gléresse.

Théo Kerg a reconstruit à son tour, et à sa manière, ces jeux de la pierre, dans une série de dix lithographies attachantes, d'un métier très sûr. Son art, qui procède du cubisme, s'accommode à merveille d'une ville comme celle-ci, solidement construite selon une évidente géométrie, géométrie humaine s'entend. Et le charme des images de Théo Kerg, c'est qu'elles ne se perdent pas dans l'accumulation de cubes ou de parallépipèdes abstraits, mais c'est qu'elles respectent le caractère des choses qu'elles touchent, tout en restant, par leur métier même, de belles œuvres. Le contenu y est à l'exacte mesure de la forme, adéquation toujours difficile à obtenir. La facilité de Kerg y atteint, du premier coup, avec bonheur.

Plus tard, l'artiste vit des mêmes yeux Fribourg, Berne et Bâle, et consacra à chacune de ces villes un nouveau portefeuille contenant pour chacune dix lithographies. Ce qui a frappé surtout Théo Kerg, dans les villes des Zähringen, dont on ne louera jamais trop l'audacieux urbanisme, c'est, outre leur situation, pour ne pas dire leur suspension extraordinaire, leur construction par plans en gradins, ce qui lui

permet de reconstituer cubiquement Fribourg, et d'intituler ses planches: *Grande arabesque*, *Mosaïque élançée*, *La mathématique des toits*, *Echiquier urbain*, *Vibration verticale*, sans d'ailleurs renoncer à rendre la splendeur du baroque, dans un style tout moderne, avec *Dentelle architecturale*, ou la splendeur de la nuit, avec *Phosphorescence lunaire*. A Porrentruy, il avait réuni la nuit et le baroque dans la meilleure de ses planches: *L'Hôtel-Dieu*.

Les images de Berne décèlent le même caractère et le même talent. Les mêmes termes géométriques y définissent une ville aux mêmes aspects. Les variables figures de l'architecture s'y appellent: *Le cristal gris*, *La forteresse du pauvre* ou *Terrasses*. Le baroque s'y dessine aussi dans *Filigrane de la Nuit*, et la nuit elle-même dans *Quand les hommes dorment la lumière joue* et dans *Carrousel des ombres*. Mais l'essentiel est dit: la structure organique du plan urbain apparaît au travers des inventions hardies du dessinateur. Les thèmes qui ont servi tant de fois de modèles aux aimables graveurs du XVIII^e siècle échappent ici à la description pittoresque pour entrer dans le domaine de l'authentique vérité artistique.

A Bâle, c'est encore la même chanson cubiste, dans les vieux quartiers moyenâgeux ou baroques. Cette esthétique du choc transfigure la vieille cathédrale de grès pour en faire, dans un dessin visionnaire, les *Béquilles du ciel*. « Cher lecteur, dit le présentateur alémanique de Théo Kerg, Albert Bauer, vous aurez peut-être de la peine à reconnaître, dans les dix lithos de ce portefeuille, votre bonne ville de Bâle... Cependant vous aimez la musique. Vous suivez les magnifiques concerts qui se donnent chez nous. Vous savez donc ce que c'est qu'une fantaisie sur un thème donné. Ces lithographies ne sont rien d'autre que de la musique devenue visiblement plastique, construite selon les jeux des formes et des rythmes, et surtout selon ceux de la lumière. Elles interprètent la réalité, elles n'en sont point le décalque. »

Ainsi Théo Kerg nous donne à voir toutes ces merveilles auxquelles l'habitude pouvait nous rendre indifférents. Il les recrée dans une vision neuve avec une hardiesse qui nous enchante; on ne cessera de goûter, dans ces précieuses images, la même imagination saisissante qui caractérise les aquarelles lucernoises de William Turner ou les dessins suisses de Victor Hugo¹.

¹ Chacun des portefeuilles est précédé d'une page d'introduction. Marcel Matthey et Albert Bauer y parlent de Bâle avec une subtile intelligence, Edouard Brenneisen de Berne avec une savante pertinence, Adrien Bovy de Fribourg avec une aimable ironie, et Marie-Jeanne Cuttat de Porrentruy avec une tendresse d'enfant.